

TEMPERATURE

Du 4 septembre 1900.

Table with 2 columns: Time (Matin, Midi, P.M., N.P.M.) and Temperature (27, 32, 31, 30).

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 4 septembre. Indications pour la Louisiane: Temps: Beau mercredi et jeudi; vents frais de l'est.

UN AMIRAL ANGLAIS FRANCOPHILE.

La lettre de l'amiral Seymour à l'amiral Courrejolles, que l'Abeyille reproduit plus loin, a produit dans le monde politique français une excellente impression. La phrase est un peu banale, mais la pensée qu'elle traduit est juste. Si on osait entreprendre une comparaison en genre épique, on dirait que cette lettre est tombée comme une douce rosée sur un sol aride et desséché.

Il y a en France des partis acharnés à prétendre que la marine française fait pauvre figure en Extrême-Orient, parce qu'elle y subit le contre-coup de la désorganisation irrémédiable qui sévit dans la métropole: la lettre de l'amiral Seymour remet déjà les choses à l'alignement sur ce point important. Le témoignage qui est rendu à la marine française n'émane pas du premier venu, et la signature qu'il porte fait foi en Angleterre: il n'est donc ni présomptueux, ni puéril, de l'accepter sans réserve.

Mais l'honorable amiral va plus loin. Il ne se contente pas d'envoyer des remerciements à un officier de la marine française qui a été à même de lui rendre service dans la première expédition contre Pékin, il saisit cette occasion pour élever à des considérations de politique générale qui présentent un vif intérêt. L'amiral déclare en effet avoir tiré de ce rude côté à côté la conviction qu'il cimentera entre les deux pays "les bons sentiments et la considération qui heureusement existent à présent entre les deux gouvernements". Enfin, il exprime l'espoir que l'expédition du mois de juin "aidera à resserrer les liens d'amitié qui unissent la France à l'Angleterre".

Les Projets de De Wet

Les dépêches de source anglaise donnent comme certaine la marche vers le sud de De Wet. Il aurait franchi les Magaliesberg par un sentier muletier, avec un petit nombre d'hommes et sans aucun chariot. Son commando se serait dispersé.

Le correspondant du Standard dit que d'après certaines opinions l'intention de De Wet serait d'opérer sa jonction avec Botha,

mais que, selon lui, ce serait en contradiction avec sa méthode habituelle. "Il est plus probable, dit-il, qu'il s'efforcera de regagner l'Orange et de garder sa liberté d'action pour attaquer nos communications dans le voisinage de Wilje, d'où la retraite dans la brousse serait facile; ou bien d'un point au sud du chemin de fer de Delagoa, tenir la ligne du chemin de fer à l'est, entre Pretoria et Standerton et entre la capitale et Vereeniging."

"De Wet, ajoute-t-il, est bien secondé par son service de renseignements dont le chef est un Ecosse qui a pénétré dans le camp anglais en uniforme khaki et s'appelle Jack; il a l'accent de Glasgow et on dit qu'il a été dans les highlanders de Cameron. La plupart des espions de De Wet ont le mot de passe qui leur permet de franchir les lignes anglaises. Ses chevaux sont en excellent état et l'on dit que beaucoup portent notre marque, ayant été jadis confisqués par nous."

Le Voyage du roi d'Espagne.

Le jeune Alphonse XIII consacra même ses vacances à l'apprentissage du métier de roi. M. Silvela, président du conseil et ministre de la marine, qui laborieusement essaye de refaire une flotte à l'Espagne, ayant chaudement approuvé les plans de la régente, il fut décidé que le roi et sa mère visiteraient pendant le mois d'août les côtes du Nord-Ouest, berceau des Armadas défuntes. Les ministres de la couronne et le maréchal Martinez Campos, toujours consultés depuis le début de la restauration fondée par son époux à Sagonte, en 1874, n'avaient fait aucune objection. Enfin un décret royal avait assigné aux autorités militaires et civiles, aux conseils généraux et municipaux, à toutes les corporations locales, qu'en raison de la mort du roi d'Italie, et pour éviter tout fâcheux incident, ni son fils n'accepteraient aucune fête ni aucune réception d'un caractère officiel.

Tout le long des provinces basques et des Asturies, des côtes de Galice et de Santander, le yacht royal Giralda vient donc de promener la reine régente, son fils et leur suite.

L'antique Bilbao, capitale de la Biscaye, grosse de peuple et de richesses, ayant, en vingt-cinq ans, passé de 25,000 à 68,000 habitants, forte de son commerce, fière de ses mines, a fait au jeune souverain un accueil enthousiaste. Même les mineurs de Castro et les ouvriers, en majorité socialistes, du port et des chantiers, l'ont loyalement acclamé. La cité que les carlistes ont assiégée trois fois en soixante-dix ans sans la reprendre, l'"invicta villa" du Nord-Ouest, se devait de rendre un hommage chevaleresque aux faiblesses royales de la femme et de l'enfant qui représentent aujourd'hui l'Espagne. Une grâce accordée à propos à l'un des chefs socialistes de la région avait d'ailleurs produit un excellent effet.

Le yacht royal repartit ensuite pour Gijon des Asturies. La houle et les giboulées, le souffle des "galernes", comme disent les vieilles ballades basques et nos marins de Vendée en parlant des vents d'ouest, retardèrent et gênèrent la Giralda. Le jeune

roi connut les premières amertumes d'un voyage en mer. A Gijon, la ville était en effervescence. Les mineurs parlaient de se mettre en grève. Des questions de clocher divisaient la population. Or, on est turbulent dans les Asturies.

Mais on est fier et généreux aussi. Le conseil municipal et le préfet ayant pris l'initiative d'une trêve royale, patrons et chefs d'industrie firent des concessions d'heures et de salaires aux mineurs et aux ouvriers. Ceux-ci s'engagèrent, en revanche, à faire la sourde oreille aux meneurs républicains. Ils ne tirent qu'à moitié leurs promesses. Après le passage du roi et de la reine régente, M. Silvela dut entendre des cris de: "Vive la République!" qui ne le réjouissaient que médiocrement. Il y eut une courte bagarre. Bien de grave, en somme.

De nouveau la Giralda reprit la mer. Mais, cette fois, elle longeait l'hospitaire Galice, et les vents froids du large rasant les falaises abruptes de la côte tombaient debout sur le pauvre yacht royal, qui eut fort à faire pour gagner la Corogne. On dit qu'Alphonse XIII et sa mère résistèrent bravement au mal qui ne répand pas au la terreur. Mais les pauvres dames d'honneur furent bien éprouvées et débarquèrent en pitoyable mine. Si la princesse des Asturies souffrit moins, en revanche l'infante Marie-Thérèse, comme naguère le khédive, fut prise d'une sorte d'angoisse catarrhale qui la retint au lit. On fut un peu une déroute d'altesses devant les redoutables "galernes". Mais rien n'en défend les rois.

Pendant les jours qui suivirent, la régente visita ce qu'on appelle "rios de Galicia": la Corogne, port déchu; Vigo, avec sa baie magnifique où revient le commerce; le Ferrol, arsenal et chantiers qui agonisent, sans compter Villagarcia et maint autre joli fiord espagnol bien connu des escadres étrangers qui, chaque année, séjourneront dans ces parages.

Le voyage ne se terminera que le 6 septembre; mais il n'est pas sûr que la famille royale rentre à Saint-Sébastien par mer. Ce qu'il faut en retenir, c'est que, dans une région particulièrement turbulente et travaillée par le socialisme autant que par les républicains, la régente et son fils ont été partout reçus avec respect et souvent avec enthousiasme.

Mais maintenant la trêve estivale approche de sa fin. On peut oublier en mer les problèmes de la finance et de la monnaie, surtout ceux de l'organisation sociale et économique qui passionnent en ce moment l'Espagne et bien plus que les anciennes rivalités d'hommes d'Etat. Mais il est impossible de les écarter. La coupe est là. M. Silvela devra la boire dès la rentrée des Cortès, c'est-à-dire en novembre. Espérons qu'il n'en souffrira pas plus sur le vieux "vaisseau de l'Etat" que le jeune roi d'Espagne sur la Giralda. C'est déjà bien assez.

ENFANT PRODIGE.

Au palais des Congrès, M. Charles Richet et Carvalho ont présenté à leurs confrères en psychologie un enfant vraiment extraordinaire par ses aptitudes musicales.

Pepito Rodriguez Ariola — c'est le nom de ce petit prodige — est né au Ferrol, en Espagne; il est âgé de trois ans et demi; son apparence est celle des enfants de son âge, comme d'ailleurs l'ensemble de ses goûts et son intelligence générale. Mais sa pré-

cocté musicale est à peine croyable.

Dès l'âge de deux ans et demi, il répétait au piano avec une exactitude frappante une sonate que venait de jouer sa mère, et aujourd'hui, non content de reproduire, dans une transcription qui lui est personnelle, un nombre considérable d'airs qu'il a entendus, il compose.

Pepito est donc plus précoce que Mozart, qui, pourtant, à trois ans, combinait déjà des consonances et répétait, à quatre, les gammes et les passages de concertos joués par sa sœur.

Un noble hommage

Lettre de l'amiral Seymour à l'amiral Courrejolles.

La belle lettre ci-dessous a été écrite par l'amiral anglais à l'amiral Courrejolles, au lendemain de cette héroïque tentative faite par les armées alliées pour secourir les légations de Pékin. L'amiral Lord Seymour avait reçu la mission périlleuse de marcher sur la capitale chinoise à la tête des détachements qui venaient d'être débarqués à Takou. Après quinze jours de combats incessants, de péripéties étonnantes et tragiques, la petite colonne, harcelée par des multitudes de Chinois, épuisée par la faim et par la soif, allait être complètement anéantie sans l'arrivée providentielle de renforts qui protégèrent son retour jusqu'à la fin.

L'amiral Seymour, rentré à Tientsin, s'efforça de rendre aux marins français ce bel hommage, d'autant plus flatteur qu'il émane d'un officier étranger.

Cette lettre témoigne aussi de l'étroite solidarité qui unit, en face de l'ennemi commun, les soldats des différentes puissances. Tien-Tsing, le 27 juin 1900. Amiral.

Les opérations militaires de la colonne expéditionnaire navale qui était partie dans le but d'atteindre Pékin et de dégager nos légations respectives ayant pris fin, j'ai l'honneur, en ma qualité d'officier le plus ancien en grade des diverses forces nationales composant cette colonne expéditionnaire, d'écrire à Votre Excellence, d'abord pour la remercier officiellement d'avoir envoyé des officiers et des marins appartenant à l'escadre française pour se joindre à ceux de S. M. la reine d'Angleterre, afin qu'ils puissent agir de concert; ensuite pour lui exprimer combien j'ai vivement apprécié le concours constant et effectif qui m'a été donné par le capitaine de vaisseau de Marolles et le détachement placé sous ses ordres.

L'énergie et le zèle infatigables déployés, dans des circonstances singulièrement critiques par les officiers et les marins français sont au-dessus de tout éloge. Leur courage s'est montré à la hauteur de leurs nobles traditions.

Je tiens ainsi à vous exprimer ma conviction profonde et mon sincère espoir que cette expédition, bien que restreinte par les circonstances et de courte durée, aidera quand même à cimenter entre nos deux pays les bons sentiments et la considération mutuels qui heureusement existent à présent entre nos gouvernements, et qui, surtout en Chine, sont si nécessaires au développement de la civilisation et du progrès.

Bien qu'il ne m'appartienne pas de signaler la conduite d'un officier qui ne se trouve pas di-

rectement sous mes ordres, je ne voudrais pourtant pas terminer cette lettre sans vous exprimer encore ma chaleureuse admiration pour le concours et le soutien inappréciables que j'ai reçus du commandant de Marolles, de l'Entrecasteaux, et des marins français. J'aurais d'ailleurs que leur belle conduite dans les divers combats que nous avons eu à soutenir ne m'a pas surpris: je m'attendais à ce qu'ils se montrassent dignes des grandes traditions de la marine française, mais, néanmoins, j'éprouve une vive satisfaction à vous faire part de leurs exploits.

Lorsque le commandant de Marolles, se trouvant dans les forts de l'Ouest aux environs de Hsi Ku, prit le parti si louable de s'emparer de l'arsenal et de s'y maintenir, il avait choisi la tâche la plus dangereuse et il se trouvait à un poste d'honneur, car l'arsenal, qui était situé dans la position la plus avancée vers Tien-Tsin, était rempli de munitions et les obus chinois converaient continuellement sur ce point.

Le commandant de Marolles entreprit également une reconnaissance dans la direction du chemin de fer, accompagné seulement de son détachement.

Je prie donc Votre Excellence d'exprimer mes remerciements au commandant de Marolles pour son concours si cordial pendant cette campagne, concours qui m'a rappelé avec plaisir notre alliance à l'époque de la campagne de Crimée, alliance que nous avons retrouvée ici.

Permettez-moi d'espérer qu'elle aidera à resserrer les liens d'amitié qui unissent la France à l'Angleterre, et qui sont assurément un bienfait désirable pour la cause de la civilisation. Veuillez agréer, amiral, les assurances de ma haute considération.

SEYMOUR.

L'interdiction du Fouet

Il paraît qu'à Saint-Petersbourg, à Moscou et à Odessa, l'usage du fouet est interdit aux cochers.

Outre que cet interdiction mériterait les éloges de la Société protectrice des animaux, elle donne également de très bons résultats. Les chevaux sont plus dociles à la voix et se portent mieux.

Toujours en Russie, et pour remplacer le fouet défendu, on vient d'inventer un harnais électrique dont les effets sont surtout efficaces quand il s'agit d'un cheval difficile à conduire. Dans toutes les parties du harnachement court un fil de cuivre relié à une petite batterie d'accumulateurs, qui se trouve logée sous le siège du cocher.

En manœuvrant un commutateur, celui-ci peut à son gré lancer le courant et donner ainsi au cheval un coup de fouet électrique, non seulement inoffensif, mais salutaire.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT".

Foule très grande et très bruyante, encore hier soir au "Crescent", où Ott et ses Kide tiennent la scène. Ott, nous l'avons dit, est merveilleusement doué; il a l'accent, le geste, tout enfin de l'Irlandais qu'il mime de façon à faire croire qu'il vient de Tipperary.

Le troupe compte des masiciens aussi que l'on écite fort agréablement. Hermann, le prestidigitateur bien connu, nous est annoncé pour la semaine prochaine.

L'OPERA FRANÇAIS.

M. Berriol nous a honorés hier de sa seconde visite et nous a longuement entretenus de ses projets, et du résultat plus que satisfaisant de ses premières démarches à la Nouvelle-Orléans.

Partout où il s'est présenté, il a rencontré un cordial accueil; et si, comme il l'espère, les amis du Théâtre français lui donnent l'appui qu'ils ont donné à ses prédécesseurs, il fera à la Nouvelle-Orléans une saison brillante dont on gardera longtemps le souvenir, et qui assurera son retour parmi nous pendant bien des années.

M. Berriol est un homme d'un commerce fort agréable. Il est modeste, mais il suffit de cesser un instant avec lui pour s'apercevoir qu'il possède cette précieuse expérience sans laquelle il n'est pas d'exploitation théâtrale heureuse, possible.

Hier, il était en tournée de visites. Il est allé présenter ses civilités au maire qui lui a fait un accueil charmant.

Nous l'avons déjà dit, M. Berriol a été très heureux dans la composition de sa troupe. Tous ses sujets, sauf un ou deux, sont inconnus en Amérique; mais ils se sont fait applaudir sur les premières scènes de France et nous arriveront précédés d'une réputation très grande.

La troupe débute dans les Huguenots, le 6 décembre, avec MM. Jérôme, Bouxman, Chais; Mmes Talexis et Pauline Doux.

Carmen sera le spectacle de la seconde soirée, avec Mme Nina Paek dans le rôle de Carmen, M. Bouxman dans celui d'Escamillo, et M. Jérôme dans celui de Don José.

Samson et Dalila, le troisième soir pour le débat de Mme Chais-Boucheur.

Cavalleria Rusticana, un Ballet et la Navarraise, le quatrième soir avec un dessin de panier, Mmes Talexis, Nina Paek, Chais-Boucheur, MM. Jérôme et Gillon.

C'est dans le Troubadour, la première matinée, que M. Gillon saluera notre public. Ce bout de programme et cette distribution de rôles donnent une idée de l'opulente façon dont M. Berriol fera les choses.

M. Jérôme, du Grand Opéra de Paris, est un chanteur délicieux, paraît-il. Sa voix est fraîche, puissante, mais c'est surtout sa méthode, son art qui charmeront nos dilettantes. C'est un ténor de genre comme jamais on n'en a entendu ici.

M. Gillon est aussi un ténor de réelle valeur; voix gracieuse, puissante, d'un volume et d'une étendue remarquables.

Mmes Talexis et Chais-Boucheur sont aussi des sujets dont M. Berriol est fier.

Voici la lettre que M. Berriol fait tenir à toutes les personnes qui ont à cœur le maintien parmi nous de l'art lyrique:

Nlle-Orléans, septembre 1900. J'ai le plaisir de vous faire savoir que j'ai conclu tous les préparatifs nécessaires pour amener à la Nouvelle-Orléans une troupe de Grand Opéra de premier ordre, et y donner trente représentations d'abonnement (trois par semaine) au Théâtre français: la première desquelles étant fixée au 6 décembre prochain.

Je n'ai reculé devant aucun effort pour assurer le succès de ma première saison dans votre ville: vous en pouvez juger par le tableau de troupe ci-dessous où figurent les artistes et les étoiles les plus en renom, et par la liste des œuvres nouvelles qui seront interprétées, telles que: Patrie, le chef-d'œuvre de Paucini, et La Virginiade, de Godard.

Samson et Dalila, de Saint Saens; Lakmé, de Delibes, et Hérodiade, de Massenet. Peut-être aussi ferai-je chanter Roland à Roncevaux.

J'ai l'intention de me présenter à tous les amis de l'Opéra Français: mais comme mon séjour ici doit être de courte durée, je serai très reconnaissant à tous ceux qui voudront bien me faire connaître avant jeudi, le 6 de ce mois, s'ils désirent retenir leurs anciens fauteuils ou leurs anciennes loges aux prix ci-dessous.

Ils m'obligeront en me faisant parvenir leurs réponses au moyen de la carte postale ci-incluse. Avec l'espoir d'obtenir votre bienveillant appui, je demeure, Votre très respectueux serviteur, H. BERRIOL, Directeur.

Prix des places pour 30 représentations d'abonnement: Loges d'avant-scène, \$3.75; balcons et loges grillées, \$3.00; loges découvertes, \$2.50; parquets, 60 cents.

N'oublions pas d'ajouter que M. Berriol aura une excellente troupe d'opéra qui débute par le Petit Faust.

TABLEAU COMPLET DE LA TROUPE.

Ténors: M. Jérôme, du Grand Opéra de Paris. M. Gillon, du Grand Opéra de Paris. M. Duquesne. M. Viannet. M. Géha.

Barytons: MM. Chais, Lassali, Elouder. Basse: M. Bouxman. Comiques: MM. Douchet, Meyelle. Régisseur: M. Koumégoux. Chef d'orchestre: MM. Bergalonne, Aldal. Falcons: Mme Talexis, de l'Opéra Comique de Paris.

Mme Nina Paek, du Grand Opéra de Paris. Contralto: Mme Chais-Boucheur. Mezzo-Sopranos: Mme Norcross, du Covent Garden, Londres.

Mme Sonnet, Mme Kervan. Chanteuses-Légères: Mme Pauline Doux, Valentin de Bret. Douce: Mme Dogoyon. Harpiste: Isabelle de Brossier.

Première danseuse noble: Adeline Sozo, de la Scala de Milan. Maître de Ballet: Victor Chiodo, du Metropolitan Opera House de New York.

WEST END.

Les soirées au West End sont délectables depuis que les brises de septembre soufflent. On passe des heures très agréables sur les bords du Pontchartrain, car à l'attrait d'un spectacle amusant, s'ajoute celui d'un bien-être qu'on ne trouve pas en ville.

Les soirées du West End sont comptées: profitez-en donc.

L'ESPRIT DES AUTRES.

On parle du petit prodige déjà baptisé "le nouveau Mozart." —Moi, déclare froidement Bézuchet, si j'avais un enfant de trois ans qui joue du piano, je le ferais enfermer dans une maison de correction jusqu'à sa majorité!

On demande à un employé de ministère: —Quelles sont vos heures de bureau? —De dix heures à six. —Et qu'est-ce que vous y faites? —De la présence....

Ménagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Albida a une appétit d'ours.

Three Oaks Farm,

PAROISSE ST-BERNARD, L.N.

L. E. CENAS, Gérant.

Du Lait Pur livré à Domicile deux fois par jour.

On sollicite des ordres.

1er sept-1900.

Feuilleton

DE

L'Abeyille de la N. O.

Commence le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragedie de l'Amour.

PERDU!

(Pours.)

A bas les voiles! A bas toutes les voiles, jusqu'au der-

nier lambeau... Si le vent s'était apaisé, c'était pour reprendre des forces comme un athlète qui se repose pour mieux combattre.

Si violent qu'il fut, le mugissement des vagues fut couvert par le battement des voiles. Amures, voiles et vergues, tout tombait à la fois, les bannettes furent ramenées ensemble et les voiles hautes frôlées aux huniers.

— Ce n'est pas trop tôt, murmuraient les hommes... — Non, une minute encore et l'on risquait de capoter... — Tout de même, disait Malaquin, les yeux dans la nuit, je regrette de ne plus apercevoir l'autre, là-bas... — Pourquoi? — Pour voir comment elle va se comporter par un pareil temps...

— Je crois bien, vieux, que nous aurons trop à faire à nous occuper de nous autres... sans chercher des distractions ailleurs... — La mer, en effet, changeait d'aspect.

Les vagues n'avaient plus d'écume; elles ressemblaient à de mouvantes montagnes toutes noires; les coups de vent venaient de toutes les directions, et il était certain que si la "Némésis" avait conservé ses voiles c'en était fait de l'épave glorieux.

L'équipage tout entier était sur le pont, prêt aux manœuvres,

et maintenant on n'entendait plus un seul mot. Chacun se préparait à donner toute son intelligence, toute sa volonté et toute sa vigueur, pour défendre sa vie.

— Vous n'avez jamais vu de tempête, messieurs? dit Barbédier avec calme. — Non, monsieur. — Le capitaine considéra du coin de l'œil les deux frères.

Ils étaient froids, presque indifférents, dans une tranquillité absolue. Barbédier reprit: — On je me trompe fort, ou vous allez assister à quelque chose de terrible... — Les deux frères sourirent.

Leur sombre regard, mais un regard où pas même un trouble ne pouvait se lire, se releva sur le capitaine. — Et Pierre répondit, pour tous les deux: — Nous n'avons jamais eu peur, monsieur.

Barbédier ne cessait pas de les examiner. — Oui, pensait-il, ce sont deux rudes garçons... — A ce moment, un éclair les avança.

Un violent coup de tonnerre retentit et les roulements se prolongèrent dans l'infini, vers les deux mondes, vers l'ancien comme vers le nouveau.

— C'est le coup de grosse caisse pour ouvrir le bal, dit Mala-

quin. Ce fut, en effet, comme un déchainement.

Pendant les heures de cette terrible nuit, les vents hurlèrent, les vagues monstrueuses se bousculèrent, le tonnerre gronda au milieu d'éclairs aveuglants. Parfois il y avait de brusques calmies, puis aussitôt la mer semblait réunir toutes ses forces et tombait sur la "Némésis" avec une fureur inouïe.

Malaquin gemitait une lumière mystérieuse qu'il attendait au fond de cette nuit, mais il ne voyait rien.

Les heures s'écoulaient, la tempête se calma. La "Minerve" ne parut pas. Le yacht s'était-il perdu, corps et biens? — VI

SUR LE PONT DE LA MINERVE.

Lorsque la tempête éclata, M. de Vivarez prévit qu'il pourrait être séparé de la "Némésis" et il essaya de s'en rapprocher afin d'envoyer des signaux à Malaquin et d'obtenir du matelot le renseignement si précieux dont il avait besoin. Volontairement les Girodias et empêcher leurs projets contre Horace, il lui fallait savoir dans quelle orientation se trouvaient les deux mondes, vers l'ancien comme vers le nouveau.

Mais la tempête se déchaîna avec une telle impétuosité qu'il

dut donner tous ses soins à son bâtiment et consacrer toute son attention aux manœuvres: la vie de l'équipage en dépendait.

La "Minerve" soutint avec succès le choc des flots pendant une partie de la nuit, mais vers deux heures du matin une voie d'eau se déclara et une partie des hommes dut être employée aux pompes.

A partir de ce moment les ordres ne furent plus exécutés que par un équipage réduit, c'est-à-dire avec une certaine lenteur, ce qui dans le tourbillon qu'on traversait il eût fallu, dans la précision de l'exécution, la plus grande promptitude.

En vain tous ces nerfs et tous ces muscles étaient tendus et faisaient-ils des efforts surhumains pour parer au danger.

Vivarez jugea la situation critique. Il avait, dans sa vie de marin, assisté à bien des tempêtes, mais les navires qu'il commandait les avaient supportées vaillamment, de toute la vigueur de leur carène et de leur membrure.

La mer semblait impuissante contre les croiseurs cuirassés et se riaient de sa fureur et triomphaient de sa rage.

Mais sur cette frêle et agile "Minerve", si résistante pourtant et si docile à l'action des voiles et du gouvernail, il en était autrement.

— La cale se vide-t-elle, monsieur? demanda le marquis. — Je crois que nous n'en avons plus que pour cinq minutes, commandant. Ensuite je pourrai calander et vous disposerez de tout votre monde.

— Cinq minutes, c'est bien long. — L'avarie est-elle grave? — Peu grave. — Je vais descendre m'assurer par moi-même.

Quand il remonta, l'aspect de la tempête avait encore changé. Pendant que la "Minerve" se trouvait en plein tourbillon et recevait du vent les efforts gigantesques, la "Némésis", elle, avait eu le bonheur de côtoyer pour ainsi dire cette tempête; l'action traitresse du tourbillon ne l'avait pas atteinte, cette action contre laquelle mille forces humaines ne pouvaient combattre avec succès.

Un moment où le marquis remit le pied sur le pont, l'ouragan fondait sur la "Minerve" de tous les côtés à la fois avec une impétuosité terrifiante. On eût dit que tous les vents se coalisaient contre elle, venant à la fois de l'est et de l'ouest, du nord et du sud.

Vivarez jugea la minute critique. — En haut, tout le monde! Laissez les pompes! Tout le monde sur le pont! Le danger n'était plus dans la cale!

— Il était sur le pont, dans les

mâts, dans les vergues. Pendant une minute, longue et mortelle, la Minerve parut s'avouer vaincue, céder à la tempête, presque couchée sur le flanc.

Puis, ses mâts se relevèrent gracieusement. Et debout, ils se mirent à trembler comme des âtres vivants.

Le yacht supporterait-il une seconde fois pareil choc? — La barre au vent!

Le tourbillon semblait renouer ses souffles, les bataillons épars de pinces tempêtes déchainées à la fois.

Il s'abattit sur la goëlette. Les grands mâts se baissèrent presque jusqu'à un point de tromper leurs vergues dans les flots. Ils se relevèrent et la Minerve parut sauvée.

Puis, soudain, ils s'abattèrent de nouveau. Et cette fois ils ne se relevèrent plus. Le navire resta couché sur l'eau comme si tout le lest arrivait dans la cale s'était déplacé d'un bord à l'autre, changeant et détruisant l'équilibre du bâtiment.

Pas une seconde n'était à perdre: la mort hideuse tendait ses bras. — Une haube, monsieur, dit le marquis au second. Lebond saisi une haube et s'élança. Son bras resta levé, armé de la haube.